

**Joseph Grzywaczewski<sup>1</sup>**

## ***La culture romaine en Gaule au V<sup>e</sup> siècle d'après Sidoine Apollinaire***

### **Introduction**

La romanisation de la Gaule a commencé au deuxième siècle avant Jésus-Christ : en 125 Fluvius Flaccus franchit les Alpes pour conquérir une partie de ce pays. Dans le sud, le terrain était préparé par l'influence grecque venant surtout de la région de Marseille. L'événement décisif fut la bataille d'Alésia en 52 où Vercingétorix a été vaincu par César. La domination romaine supprimait l'ancienne liberté des pays gaulois, qui à vrai dire était souvent perturbée par les Germains du côté droit du Rhin, mais elle donnait de nouvelles chances. C'est pourquoi, après une période de méfiance et d'hésitation, la population gauloise s'est habituée à la nouvelle situation. Progressivement, les autorités ont établi les structures sociales romaines, surtout le système municipal, et les gens ont commencé à assimiler la culture latine. C'est l'aristocratie qui s'est d'abord romanisée et c'est elle qui a eu une influence sur le peuple<sup>2</sup>. Quand la Gaule a été rattachée à l'empire romain, même si les gens gardaient leurs langues indigènes, toutes les institutions et les écoles travaillaient en latin.

Sidoine Apollinaire (430-486) est un excellent représentant de la fin de l'époque romaine. Il est né en Auvergne dans une famille sénatoriale, il a fait des études classiques à Lyon, qui était considéré comme un centre de formation de grande qualité, quoique moins célèbre que les écoles de Toulouse et de Marseille<sup>3</sup>. Il

---

<sup>1</sup> (Note de la rédaction) Séminaire polonais d'Issy-les-Moulineaux.

<sup>2</sup> P. LE ROUX, *Le Haut-Empire romain en Occident*, du Seuil 1998, p. 43-53. Tout le territoire gaulois, habité par plusieurs peuples, a été divisé en plusieurs provinces. C'est pourquoi, jusqu'à la fin de l'Antiquité, on avait l'habitude de parler, tantôt au singulier, par exemple : *in Galia* (en Gaule), tantôt au pluriel : *in Galliis* (dans les Gaules). César dit : « Toute la Gaule est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux que nous appelons Gaulois, et qui dans leur langue se nomment Celtes » (*De bello Gallico - La guerre des Gaules*, I, 1, trad. M. Artaud, Paris 1963, p. 49. Mais il ne parlait pas de la Gaule narbonnaise qui faisait déjà partie de l'empire.

<sup>3</sup> Selon H. NELSON, « la qualité des écoles de la Gaule était très honorable, mais Lyon n'était pas au premier niveau des écoles gallo-romaines. Si Bordeaux était le 'Harvard' de l'empire occidental, Toulouse et Marseille pouvaient être considérées comme 'Princeton' et 'Yale'. Lyon était, alors, l'équivalent d'une grande université d'État. L'éducation était très estimée. Le gouvernement central dotait les chaires à la demande des municipalités, construisait les salles de conférence. Les cours

a laissé vingt-quatre poèmes et un recueil de correspondance de cent quarante-sept lettres<sup>4</sup>. Dans sa vie, on voit deux périodes distinctes : la première où il est laïc, marié, à la recherche d'une carrière politique ; la seconde où, devenu évêque, il s'occupe surtout de pastorale. Ses écrits sont riches d'informations sur la vie en Gaule au V<sup>e</sup> siècle.

Dans cet article, nous allons signaler quelques éléments typiques pour la culture romaine à cette époque.

### 1. L'aristocratie : les maisons et la façon de vivre

Selon la tradition ancienne, les Romains, en Gaule comme en Italie, se construisaient de grandes maisons, bien arrangées, entourées de vergers et de jardins ; on les appelait *villae*. Sidoine dans sa lettre à Domitius a décrit sa maison qui se trouvait dans sa propriété à Avitacus près de Clermont ; ce village s'appelle actuellement Aydat<sup>5</sup>.

« Écoute donc, s'il te plaît, comment se présente le domaine dans lequel je t'invite. Nous sommes à Avitacus ; c'est le nom de la propriété qui me vient de ma femme et qui pour cette raison m'est plus chère qu'une terre héritée de mon père [...]. En direction du sud-ouest se trouvent les bains (*balineum*), qui sont accolés au pied d'une falaise boisée [...]. À cet endroit s'élève la salle des eaux brûlantes, à laquelle est contiguë la salle des parfums (*cella coctilium*), de dimensions identiques [...] exception faite de la vaste baignoire semi-circulaire (*hemicyclio*), où l'eau bouillante sort par saccades après avoir circulé dans un labyrinthe de souples tuyaux de plomb qui percent le mur (*per parietem foraminatum flexilis plumbi meatibus*) [...]. À la suite s'étend la salle froide (*frigidarium*), qui pourrait sans présomption rivaliser avec les piscines construites pour des bâtiments publics (*piscinas publicis operibus aemularetur*). Le toit se termine par une pointe de forme conique [...]. Quant à la

---

magistraux n'étaient qu'une partie de l'éducation » (site internet : perso.wanadoo.fr/martine.morenon).

<sup>4</sup> Ses œuvres : Sidoine Apollinaire, trad. A. LOYEN, Paris 2003 : t. I : *Poèmes (carmina)* ; t. II et III : *Correspondance*. L'abréviation : *Corresp.* signifie : *Correspondance* ; le chiffre romain indique le livre dans le recueil de lettres, le premier chiffre arabe indique le numéro de la lettre citée, le deuxième chiffre indique le paragraphe dans cette lettre.

<sup>5</sup> A. LOYEN, Sidoine Apollinaire, *Correspondance*, t. II, p. 217, note 9 : « L'identification d'Avitacus avec le village d'Aydat, à 20 kms de Clermont, est certaine. Des fouilles peu onéreuses feraient facilement retrouver les substructions de la *villa* de Sidoine ».

pièce elle-même, elle a la forme d'un carré parfait, aux dimensions si bien adaptées qu'elle peut recevoir autant de sièges que la baignoire demi-circulaire reçoit habituellement de personnes, sans que soit gêné le service des domestiques [...]. À ce vaste édifice est annexée comme une dépendance, du côté de l'est, une piscine à ciel ouvert ou, si tu préfères le mot grec *baptisterium*, qui contient environ 20.000 *modii* (1 *modius* = 8,75 litres). Pour ceux qui viennent au sortir de la chaleur du bain, un triple accès est ouvert au centre du mur par des passages en forme de voûtes. Les supports du milieu ne sont pas des piliers mais des colonnes [...]. En quittant cet endroit, on a devant soi la façade de la salle à manger des femmes (*triclinium matronalis*) ; contiguë à cette pièce et séparé d'elle par une cloison seulement, se trouve l'office qui voisine avec l'atelier de tissage (*vicinante textrino*). À l'est s'élève un portique qui a vue sur le lac ; il est soutenu par des piliers arrondis (*rotundatntis fulva coluriis*). À partir du vestibule (*vestibulum*) s'ouvre à l'intérieur un passage couvert [...]. Comme il ne donne de vues sur rien, je suis fondé à l'appeler *cryptoporticus* (galerie fermée) Du *cryptoporticus* on accède à la salle à manger d'hiver (*hiemale triclinium*) , où le feu souvent allumé a sali de suie noire la cheminée voûtée. De cette salle à manger, on peut passer dans la pièce de séjour ou mieux dans la petite salle à manger (*in diaetam sive cenatiunculam*) qui s'ouvre tout entière sur le lac. Dans cette pièce se trouve un lit de table (*stibadium et nitens abacus*) semi-circulaire et un buffet brillant [...]. Le repas terminé, tu trouveras asile dans un salon (*deversorium*), qui est la pièce la moins exposée à la chaleur et de ce fait la plus convenable pour l'été [...]. En sortant du portique, si l'on se dirige vers le port du rivage, on se trouve exposé à la vue, sur un espace gazonné (*in area virenti*) »<sup>6</sup>.

Cette description permet d'imaginer comment une *villa* à la campagne était construite. Sidoine nous parle du mur, des piliers, des colonnes, du grand salon, du petit salon, de trois salles à manger, et surtout d'une grande salle des bains, arrangée selon la tradition des Romains<sup>7</sup>. Il souligne les grandes dimensions de certaines salles de sa maison (*piscina, frigidarium*). Il mentionne *la vue sur le lac* de la pièce de

<sup>6</sup> *Corresp.* II, 2, 3-15. Il parle de cette propriété aussi dans : *Carmen* XVIII et XIX et XXII, 190-220.

<sup>7</sup> Quant aux détails techniques des *villae*, voir : M. LE GLAY, *La Gaule romanisée*, in *Histoire de la France rurale*, dir. G. DUBY, A. WALLON, du Seuil 1975, p. 220-269. La bibliographie, *ibidem*, p. 684-686.

séjour (*diaeta*) ; il s'agit probablement d'une vue par la fenêtre. Comme nous le savons d'après plusieurs sources, les anciens avaient des problèmes avec les fenêtres à cause du manque de matière transparente, c'est pourquoi, même dans les grandes maisons, les fenêtres étaient plutôt petites. Selon P. Guth, au début de notre ère « dans la plupart elles sont munies d'écrans de peau ou de toile. Seules quelques fenêtres fixes bénéficient du luxe suprême des vitres. Des la fin du III<sup>e</sup> siècle on connaît le verre à vitre »<sup>8</sup>. Nous pouvons supposer que - même si le verre à vitre était assez cher, une famille sénatoriale comme celle de Sidoine, pouvait se permettre un tel luxe, au moins dans la salle principale<sup>9</sup>. Il est également intéressant de noter quelques éléments sur la métallurgie de l'époque : un système de tuyaux en plomb, par lequel l'eau bouillante coule du fourneau (*ora fornacis*). Cela montre qu'il y avait des spécialistes pour installer un système de ce genre dans une *villa* et pour le réparer en cas de panne. Ensuite, Sidoine parle de la façon de manger ; non pas assis à table, mais demi allongé sur le lit de table (*stibadium*). Il nous montre certaines habitudes des aristocrates : le bain appartient aux éléments principaux d'une visite amicale ; les invités passent ensuite dans la salle à manger où plusieurs plats sont servis, avec des intervalles pour conversation. Le repas terminé, les convives sont invités à se promener devant la maison, entourée d'arbres, autour du gazon. Il mentionne aussi l'habitude de se reposer après le repas de midi : les seigneurs montent dans la chambre à coucher (*cubiculum, dormitorium*) pour la sieste, les domestiques entrent dans une antichambre à côté de la salle à manger, non pour y dormir mais pour s'y assoupir (*dormitandi potius quam dormiendi*).

Dans le poème adressé à Pontius Leontius, se trouve une autre description d'une propriété aristocratique. Voici quelques détails sur la salle à manger dans la *villa* à Burgus<sup>10</sup> :

« Tu tournes à gauche : un vaste portique te reçoit ; il est voûté et ses galeries sont droites ; suspendue à l'extrême bord de l'abrupt, une forêt de pierre s'y dresse,

---

<sup>8</sup> P. GUTH, *Histoire de la douce France*, t. I : *De la Gaule à la quatrième croisade*, Lib. Plon 1968, p. 72.

<sup>9</sup> R. LING, *The Art of Living*, in *The Oxford History of the Classical World*, éd. J. BOARDMAN, J. GRIFFIN, O. MURRAY, Oxford 1986, p. 718-748.

<sup>10</sup> « Pontius Leontius, neveu ou cousin de saint Paulin de Nole, était, au temps de Sidoine, par la richesse comme par la naissance, le premier des Aquitains [...] le château du Burgus est identifié avec Bourg-sur-Gironde » (A. LOYEN, *Poèmes, Carmen XXII*, note 1).

faite de colonnes serrées. Ici s'ouvre une haute salle à manger (*alta cenatio valuis*) avec ses portes à deux battants. À côté, une conduite de métal fondu (*fusilis euripus*) ; l'eau tombe d'en haut, dans un bassin situé devant la porte, et les poissons qui ont suivi ce canal trouvent en nageant une salle à manger... mais agitée par les vagues. À portée de la main se dresse la première ou, si tu préfères, la dernière des tours. C'est là que les maîtres de maison auront coutume de placer leur lit de table en hiver (*hibernum sigma*). Souvent assis à son sommet visible de loin, je regarderai la montagne chère à nos Muses en même temps qu'aux chèvres »<sup>11</sup>.

Les deux descriptions nous donnent des informations sur les maisons de la haute noblesse en Gaule vers la fin du V<sup>e</sup> siècle et sur la façon de vivre à cette époque. Dans les maisons que nous montre Sidoine, nous découvrons des éléments typiques pour l'époque romaine.

Les Romains aimaient les belles maisons et aussi les livres, c'est pourquoi chaque patricien voulait avoir une bibliothèque (*bibliothaeca*)<sup>12</sup>. Dans une maison aristocratique, il y avait toujours quelqu'un qui s'occupait des livres (*bybliopola*)<sup>13</sup>, souvent, à côté de la bibliothèque, se trouvait une salle de travail (*officina litteratorum*)<sup>14</sup> ; on y faisait de la lecture, on pouvait y copier quelques passages intéressants. Les textes spécialement précieux étaient gardés dans une armoire (*scrinia*)<sup>15</sup>. À l'occasion d'une visite chez son ami Ferreolus, Sidoine nous a laissé une description de sa bibliothèque : les livres étaient rangés par thèmes : un secteur pour les femmes ; un autre pour les hommes ; et un autre encore sur la religion. Certains livres étaient placés selon leur qualité littéraire : par exemple dans le même secteur se trouvaient des œuvres de saint Augustin, de Varron, d'Horace, de Prudence et aussi quelques livres d'Origène en traduction latine par Rufin.

La famille de Ferreolus était chrétienne, comme la plupart de la noblesse en Gaule<sup>16</sup> ; c'est pourquoi, avant de se mettre à table, on parlait, entre autres sujets, de

---

<sup>11</sup> *Carmen* XXII, 205-210 ; la description des autres parties de la propriété : *ibidem*, 90-200.

<sup>12</sup> *Corresp.* VII, 9, 1 ; VIII, 4, 1 ; VIII, 11, 2.

<sup>13</sup> *Corresp.* II, 8,2 ; V, 15, 1 ; IX, 7, 1.

<sup>14</sup> *Corresp.* IV, 8, 4.

<sup>15</sup> *Corresp.* IX, 7, 5 ; IX, 13, 6.

<sup>16</sup> La Gaule était déjà relativement bien christianisée. Selon le registre *Notitia provinciarum et civitatum Galliae* (fait vers l'an 400), il y avait 114 diocèses, divisés en VIII provinces ecclésiastiques. Ce registre in : E. GREFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, Paris 1966, p. 113-117.

la religion : les amis de Sidoine ne comprenaient pas pourquoi Origène, qu'ils trouvaient profond et orthodoxe, avait été condamné par certains personnages ecclésiastiques (*a quibusdam protomystarum*)<sup>17</sup>.

Sidoine Apollinaire, en tant qu'évêque, a été par deux fois obligé de s'exiler ; chaque fois, il est revenu à sa résidence à Clermont, et ne s'est jamais plaint d'avoir perdu sa bibliothèque ; on peut donc supposer qu'elle n'a été ni détruite ni emportée. Il est possible que les Barbares n'aient vu aucun intérêt dans des livres écrits en latin. Il est possible aussi qu'avant de quitter la maison, il ait bien caché ses livres.

## 2. Les banquets

Les Romains, ainsi que les Grecs, avaient une grande tradition d'organisation de banquets (*epulum*) selon un style bien précis. Sidoine nous a laissé une description d'un banquet auquel il avait été invité par l'empereur Majorien ; c'était à Arles en 461. La table était en demi-cercle. La place d'honneur se trouvait à l'extrémité droite (*in cornu dextero*), les convives étaient placés selon leur rang à droite de l'empereur<sup>18</sup> sur les lits de table (*stibadium*). Sidoine a noté beaucoup de détails :

« L'empereur (*augustus*) m'invita au repas (*epulum*) qu'il donnait à l'occasion des jeux du cirque. La première place, à l'extrémité gauche de la table, était occupée par Sévérinus, le consul en exercice [...], à côté de lui se trouvait Magnus, préfet honoraire depuis longtemps [...], après lequel prit place Camille, le fils de son frère [...], puis c'était Péonius et à sa suite Athénius, un homme formé aux vicissitudes des conflits et des temps. Après lui venait Gratianensis, un citoyen à l'abri de toute critique et qui, s'il passait après Sévérinus par le rang, avait pris sur lui l'avantage dans la faveur. Quant à moi, j'étais à la dernière place, là où le côté gauche de l'empereur vêtu de pourpre reposait sur l'extrémité droite du lit de table (*ultimus ego iacebam*) »<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> *Corresp.* II, 9, 5. Cette lettre a été écrite en 465. Origène a été déclaré *hérétique* au concile de Constantinople II (553), avant il était critiqué par certains évêques et théologiens, par exemple par St Jérôme. Le mot *protomysta*, traduit comme *pontife*, qui n'est pas habituel dans l'usage ecclésiastique, semble un peu ironique.

<sup>18</sup> J. CARCOPINO, *La vie quotidienne à Rome à l'époque de l'empire*, Librairie Hachette 1939, p. 307 : « Le lit d'honneur était celui qui n'avait pas de vis-à-vis, derrière la table ; et la meilleure place y était celle de droite, la place consulaire ». Comparer : A. HAMMAN, *La vie quotidienne en Afrique du Nord au temps de saint Augustin*, Hachette 1979.

<sup>19</sup> *Corresp.* I, 11,10. Il est à noter que Ricimer, qui « tenait tout l'empire occidental à la main » n'a pas participé à ce banquet (voir : G. LUCAM, *Ricimer, un barbare au service de Rome*, Paris 1986).

Comme nous le voyons, la hiérarchie à table était strictement respectée ; les invités prenaient place selon leur dignité, la place à gauche de l'empereur était considérée comme dernière. Selon l'ancienne tradition romaine, les convives mangeaient en position demi allongée (*iacens, recumbens*)<sup>20</sup>. Pendant le banquet, l'invité pouvait à chaque moment demander de l'eau pour se laver les mains<sup>21</sup>. L'empereur présidait la conversation en s'adressant à chacun selon sa place à table. Cette fois-ci, cette règle a été violée :

« Comme le repas tirait à sa fin, l'empereur adresse la parole au consul, mais leur conversation fut brève ; il se tourne ensuite vers l'ancien consul avec lequel le dialogue se prolongea, car l'on parlait de littérature, pour passer à Camille, sénateur de plus haut rang [...]. Après quoi le prince (*princeps*), poursuivant la conversation, posa à Athénus je ne sais quelle question, sautant ainsi par-dessus Péonius (*superiectum Paeonium*), qui était placé plus haut que lui. J'ignore si ce fut hasard ou intention, mais Péonius eut le mauvais goût (*turpiter aegre tulisset*) de montrer de l'humeur devant cet incident et, ce qui fut plus regrettable encore (*quod fuit turpius*), il répondit à la place de l'interpellé qui gardait le silence. L'empereur sourit, car il savait garder sa dignité et sa gaieté dans les relations sociales »<sup>22</sup>.

Il est clair que c'est l'empereur qui a mal posé la question, mais on ne sait pas pourquoi. Sidoine admet qu'il a pu faire un tel *saut* par hasard et aussi par intention (*casu an industria*) ; il est probable que Péonius était une *persona non grata*. Pour sortir de cette situation désagréable, un sénateur a lancé un autre sujet de conversation, mais c'était pour *piquer* Sidoine :

« Gratianensis a dit : <Voici une querelle qui ouvre un vaste champ aux satiriques>. Sur ce, l'empereur tourna la tête vers moi et dit : 'J'apprends, comte Sidoine (*comes Sidoni*), que tu as écrit une satire'. Et moi aussi, je l'apprends, Sire (*domine, princeps*), répliquai-je [...]. Quel que soit celui qui m'accuse, Sire (*domine, imperator*), qu'il le fasse ouvertement »<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> *Corresp.* II, 2, 11.

<sup>21</sup> *Corresp.* II, 2, 14.

<sup>22</sup> *Corresp.* I, 11, 12.

<sup>23</sup> *Corresp.* I, 11, 13.

D'après la même lettre, nous savons qu'il était question d'une satire sur Rome et sur son empereur qui a été répandue à Arles (*charta plena versuum satiricorum mordacium*). On supposait que c'était Sidoine qui l'avait composée puisqu'il s'était déjà fait connaître comme un poète doué<sup>24</sup>. Sidoine a déclaré que ce n'était pas lui, l'empereur l'a cru ; ainsi il s'est *purifié* du soupçon.

Cette relation présente la façon d'organiser des repas officiels, elle montre l'étiquette assez stricte et aussi la grande autorité de l'empereur, même à l'époque de la crise. Elle montre également les rivalités et les intrigues à la cour impériale. Dans une autre lettre, Sidoine nous apprend que le roi des Wisigoths, Théodoric II, suivait l'exemple des Romains quant à l'organisation de sa cour, y compris les banquets : « Les lits de table (*toreumata*) et les tentures offrent aux regards des tissus qui sont tantôt de pourpre, tantôt de lin [...]. Les mets plaisent pour leur préparation soignée, non pour leur coût. Bref, on peut voir là l'élégance grecque, l'abondance gauloise, la vivacité italienne, l'ordonnance royale »<sup>25</sup>. Les Wisigoths, ainsi que les Burgondes et les Francs, en tant que fédérés (*foederati*) avec Rome, étaient bien romanisés, plus que d'autres peuples germaniques<sup>26</sup>.

Dans une lettre à Donidius (465), Sidoine parle d'une autre réception chez un noble gaulois : les invités ont en premier parlé de littérature, puis après un repas sénatorial, très copieux (*prandebamus copiose more senatorum*), ont fait la sieste, puis une promenade à cheval dans la forêt. Le soir, après un autre repas, ils sont passés aux bains ; dans la salle de bains et de parfums, ils discutaient de manière légère (*non absque sermonibus salsis iocularibusque*)<sup>27</sup>. Aux repas, on servait plusieurs sortes de viande grillée ou cuite, on buvait du vin et des boissons chaudes<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> *Corresp.* I, 11, 7-8. Sidoine aurait des raisons pour écrire une satire, puisqu'il était le gendre de l'empereur Avitus qui a été récemment tué.

<sup>25</sup> *Corresp.* I, 2, 6. À comparer le banquet chez Attila : E. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, trad. M. F. GUIZOT, Paris 1983, p. 1011-1013.

<sup>26</sup> L'alliance (*foedus*) avec les Wisigoths a été conclue en 418 ; avec les Burgondes en 443 (en Savoie, *Sapaudia*). Voir : S. LEBECQ, *Les origines franques, V<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles*, du Seuil 1990, p. 33-41 ; G. KURTH, *Clovis*, Paris 1978, p. 200 : « En 468, comme en 463, Childéric (*le père du Clovis*) est au service des généraux romains, et il remplit consciencieusement son devoir d'allié [...]. Sous la conduite de Childéric, Romains et Francs poursuivirent les Saxons ». Il a agi alors, en tant que roi fédéré (*foederatus*).

<sup>27</sup> *Corresp.* II, 9, 8-9.

<sup>28</sup> *Corresp.* II, 9, 6-9.



Sidoine nous apprend qu'au cours des banquets on avait l'habitude de prononcer des discours et de réciter des poèmes. Ceux qui avaient des capacités littéraires composaient eux-mêmes leurs vers<sup>29</sup>, ceux qui étaient moins doués dans ce domaine pouvaient demander à quelqu'un d'écrire un texte pour le déclamer<sup>30</sup>. Les Romains, même en province, faisaient attention à la prononciation et à l'accent<sup>31</sup>; une faute linguistique était considérée comme un faux pas dans la haute société<sup>32</sup>. En lisant les textes de Sidoine, on a l'impression qu'en Gaule le latin littéraire était prononcé de la même manière qu'en Italie.

### 3. La correspondance par lettres

Dans l'Antiquité, en Occident et en Orient, on avait l'habitude d'écrire des lettres de plusieurs types : il y avait des lettres privées et celles qui étaient destinées à la publication, appelées *epistolae* ou *curatius scriptae litterae*, en français : *lettres d'art*<sup>33</sup>. Les Pères de l'Église, comme saint Basile, saint Augustin, saint Jérôme dans leurs lettres abordaient des questions théologiques. Les lettres à publier (*epistolae*) avaient la même fonction que les articles des journaux populaires ou des revues spécialisées de nos jours.

Sidoine, en plus de cent quarante-sept lettres, nous a laissé un tome de poésies. La plupart sont des lettres privées envoyées à ses amis, également des lettres qui sont adressées aux personnages connus de l'époque, mais qui n'ont jamais été expédiées, « le nom du destinataire qui figure en entête est plutôt une dédicace

---

<sup>29</sup> *Corresp.* IX, 13, 4-5 : « Nous étions réunis pour dîner à l'invitation d'un ami, quand on nous mit soudain sous les yeux un livre de Petrus, le chef de cabinet (*magistri epistularum*) de l'empereur (Majorien). Avec la même soudaineté, je me mis à improviser sur cet ouvrage [...]. Dans le même temps, mes compagnons de table, Domnulus, Severianus et Lampridius composaient, eux aussi, de semblables poèmes [...]. On décida en effet que les poèmes des différents compositeurs ne seraient pas présentés dans la même forme métrique, afin qu'aucun d'entre nous, dont la pièce pouvait être plus pauvre que celle des autres, ne fût mordu par la honte d'abord, puis par l'envie ».

<sup>30</sup> Un jeune homme, Gelasius, qui voulait présenter une récitation au cours d'une réception, a demandé à l'évêque de lui composer un poème pour cette occasion. Sidoine lui en a composé et envoyé un, en disant qu'il avait déjà perdu l'habitude de composer de tels poèmes (*Corresp.* IX, 15, 1-2). Ainsi, il a composé un texte en prose pour Tonnatus, le fils de Ferreolus, pour qu'il puisse le réciter au cours d'un festin (*Corresp.* IX, 13, 1).

<sup>31</sup> St Jérôme (†419) encourageait Leta à faire attention à la prononciation en latin chez sa fille, il demande que l'enfant s'habitue de s'exprimer en pleines phrases, correctement construites (*Lettre CVII*, 4 et 9).

<sup>32</sup> St Augustin (†430) s'étonnait de ce que les gens respectaient plus les règles grammaticales (inventées par les hommes) que les commandements donnés par Dieu (*Confessions*, I, 29).

<sup>33</sup> A. LOYEN, *Introduction aux lettres de Sidoine*, op. cit., t. II, p. VIII.

qu'une adresse »<sup>34</sup>. Devenu évêque, il a rédigé ses écrits pour la publication ; dans la collection, il y a aussi des lettres qu'il a composées en tant que laïc. Dans l'introduction, il dit qu'il a pris comme exemple les lettres de Symmaque, de Pline le Jeune, de Cicéron, de Fronton<sup>35</sup>. En réalité, leur valeur littéraire reste discutable ; leur style est lourd, on y trouve des phrases compliquées et des termes archaïques<sup>36</sup>.

Suivant l'habitude des anciens, Apollinaire se croyait obligé de s'excuser du manque de perfection linguistique. À la fin d'une lettre à Fauste, il demande : « Il me reste à vous prier d'accorder votre indulgence à cette page de paysan (*paginam rusticantem*), que je n'ai écrite que pour me conformer à vos ordres ; mon style, même à mes yeux, est celui d'un enfant balbutiant (*stilus infantissimus*) »<sup>37</sup>. Parfois il avoue que même s'il ne sait pas écrire des choses dignes de louange, il sait apprécier les écrits des autres<sup>38</sup>. En effet, dans sa correspondance il a consacré beaucoup de place aux œuvres des autres. Ses lettres sont précieuses comme sources historiques (parfois on dit : *un puits d'information*) sur cette époque<sup>39</sup>.

Le courrier était envoyé par un porteur spécial, appelé *tabellarius*, *baiulus*, *portitor*, *gerulus litterarum*, *nigigerulus*, *pugillator*<sup>40</sup>, parfois par un ami qui se rendait là où habitait le destinataire de la lettre<sup>41</sup>. L'évêque pouvait confier sa lettre à un prêtre ou à un diacre ou à quelqu'un d'autre de son entourage<sup>42</sup>. La personne qui écrivait une lettre gardait une copie pour elle-même. Un jour, où le porteur avait perdu la lettre destinée à Sidoine, il demanda à l'auteur de la recopier et de la lui renvoyer encore une fois (*recurrere ad pugillares, replicare memembranas et scripta*

---

<sup>34</sup> A. LOYEN, *Introd. aux lettres, op. cit.*, p VIII.

<sup>35</sup> *Corresp.* I, 1,1-2. Il ajoute par modestie : « Quant à moi, je me suis toujours senti considérablement inférieur à tous ceux-là » (*ibidem*).

<sup>36</sup> A. LOYEN, *Introd. aux lettres*, p. XLV : « Le lecteur y trouvera des exemples nombreux de préciosité ridicule, d'un mauvais goût [...]. Sidoine avait assurément un tempérament d'écrivain, mais le legs du passé, les vices de l'éducation, les habitudes de la mondanité ont souvent gâté chez lui des dons réels ».

<sup>37</sup> *Corresp.* IX, 3, 6. En principe Sidoine s'adresse aux évêques par le titre : *Domine papa*, parfois il dit : *Domine frater* et aussi : *Vetra beatitudo* (*Corresp.* VI, 6, 2) : comp. *Corresp.* VIII, 16, 4.

<sup>38</sup> *Corresp.* IX, 7, 4 (*bene scripta laudamus, etsi laudanda non scribimus*). Comp. *Corresp.* IX, 9, 5.

<sup>39</sup> A. LOYEN, *Introd. aux lettres*, p. VIII : « Les *Lettres* de Sidoine nous apportent, à chaque page, une foule de renseignements, précieux et parfois uniques, sur les événements, sur la situation intérieure de l'Empire, sur la société aristocratique, sa culture et ses illusions, sur l'Église, sur les Barbares ».

<sup>40</sup> *Corresp.* II, 13, 1 ; IV, 6, 1 ; IV, 8, 1 ; VI, 3, 2 ; VI, 4, 1 ; VI, VI, 1 ; VI, 10, 1 ; VII, 4, 4 ; VII, 7, 1 ; VII, 10, 1 ; VII, 11, 2 ; VIII, 9, 1 ; IX, 3, 2 ; IX, 4, 1 ; IX, 8, 1 ; IX, 14, 4.

<sup>41</sup> *Corresp.* IV, 16, 1 (*accepi per Paternium paginam vestram*).

<sup>42</sup> *Corresp.* IX, 10, 1 (*reddidit tibi epistulas meas frater noster Caelestius*) ; comp. *ibidem* VIII, 14, 8.

*rescribite*)<sup>43</sup>. Lorsqu'on écrivait une lettre, on utilisait seulement un côté de la page. Dans une lettre à son ami Donidius, Sidoine voulait encore raconter des choses intéressantes, mais il était obligé de s'arrêter « pour ne pas salir le dos de la lettre avec une plume ivre »<sup>44</sup>. Cela signifie qu'il n'était pas convenable d'ajouter quelques mots sur l'autre face de la page. Rédiger, écrire, recevoir, conserver des lettres faisait partie des prérogatives de la noblesse de l'époque romaine.

#### 4. La technique d'écriture

La correspondance de Sidoine fournit beaucoup d'éléments sur la technique de l'écriture.

Pour les livres ou les poèmes, l'auteur travaillait d'abord seul, ensuite il corrigeait la première rédaction. Lorsque le texte était définitivement établi (écrit et corrigé), l'auteur le donnait au secrétaire pour le calligraphe de façon professionnelle. C'est en ce sens que Sidoine dit que quelque chose est sorti de sa plume (*stilus, calamus*)<sup>45</sup>. Sidoine a souligné quelquefois que c'est grâce à sa plume qu'il est devenu préfet de Rome<sup>46</sup>. Quant aux lettres, il semble que l'auteur les dictait au secrétaire qui écrivait rapidement sur une tablette spécialement conçue pour cela (*pugillaris*)<sup>47</sup>. L'auteur corrigeait la lettre ainsi rédigée et la donnait au copiste pour la calligraphe. Dans les lettres de Sidoine réapparaît souvent le mot : *dicto, dictare, dictavi*<sup>48</sup>. Sidoine, en tant qu'évêque, aimait écrire seul, ce qu'il dit dans une de ses lettres : « Dès mon retour à la maison, après la visite de mes paroisses, je me suis livré en effet avec précipitation et diligence à un travail de copiste (*chartulis putribus festinus exscripsi*) »<sup>49</sup>.

---

<sup>43</sup> *Corresp.* IV, 12, 4.

<sup>44</sup> *Corresp.* II, 9, 10 (*nisi epistulae tergum madidis sordidare calamis erubesceremus*) : comp. *ibidem* VIII, 16, 1 (*iam venitur ad margines umbilicorum, iam tempus est ut satiricus ait, Orestem nostrum vel super terga finire*).

<sup>45</sup> *Corresp.* III, 9, 1 (*ut stilus noster sit officiosus in titulis*) ; VII, 14, 2 (*desideria provinciarum stilo porrigere*) ; VII, 17, 2 (*stili scalpentis impressu*) ; IX, 1, 1 (*stilus noster in ulteriora procurrat*) ; IX, 3, 6 (*temperavi stilo temperaboque*) ; IX, 16, 2 (*calamo durior gutta*).

<sup>46</sup> *Corresp.* I, 9, 8 (*ad praefecturam stili occasione pervenerim*).

<sup>47</sup> *Corresp.* V, 1,2 (*e meis pugillaribus transferre*) ; *ibidem* V, 17, 10 (*scriba pugillarem tenebat*).

<sup>48</sup> *Corresp.* I, 7,10 ; II, 10, 2 ; IV, 17, 1 ; VI, 8, 2 ; VII, 3, 1 ; VII, 9,17 ; IX, 12, 3.

<sup>49</sup> *Corresp.* IX, 16, 2.

Quant au matériel sur lequel on écrivait, Sidoine le désigne de façon générale ; dans la plupart des cas, il dit : *charta, chartula, pagina*<sup>50</sup>, mais il parle également de *papyrus*<sup>51</sup>, voire de feuilles appelées *membrana*<sup>52</sup>, ce qui signifie le parchemin. En effet, dans l'Antiquité les deux matériaux étaient utilisés. Le papyrus venant d'Égypte était moins cher, tandis le parchemin produit de la peau des animaux était onéreux<sup>53</sup>. À cette époque-là, on était en train de passer du papyrus au parchemin et quant à la forme du livre : du rouleau au codex<sup>54</sup>. D'après les écrits de Sidoine, on a l'impression que les matériaux pour écrire n'étaient pas très chers et plutôt faciles à trouver. Il écrivait ses lettres même pendant la guerre, quand il y avait des incendies et que l'on manquait de nourriture<sup>55</sup>. Lui et ses amis ont toujours été entourés de beaucoup de livres. Plus tard, le livre deviendra un objet de luxe, et c'est seulement dans les monastères que les livres seront lus, copiés et écrits<sup>56</sup>.

## 5. L'éducation

Sidoine Apollinaire, par ses poèmes et par ses lettres, nous introduit dans l'univers intellectuel et culturel de son époque. C'est avec prédilection qu'il nous présente quelques portraits d'hommes de qualité. Voici son opinion sur le rhéteur Lampridius :

« Quant à ses discours (*orationes*), si l'on veut les juger, on y trouve de la vivacité, de l'aisance et un soin attentif ; si l'on veut juger ses poèmes (*poemata*), on

<sup>50</sup> *Corresp.* V, 11, 2 (*alterum charta conpellit*) ; *ibidem* IX, 16, 2 (*iacens chartulis putribus... pagina et calamo durior gutta*).

<sup>51</sup> *Corresp.* IV, 3, 1 (*nullas viantum volas mea papyrus oneraverit*).

<sup>52</sup> *Corresp.* V, 2, 2 (*membranas potius videaris amare quam litteras*) ; *ibidem* VII, 18, 2 (*membrantarum fascibus minus onerare*) ; VIII, 16, 1 (*in membrans inscipiat signa titulorum*).

<sup>53</sup> M. BANNIARD, *Genèse culturelle de l'Europe, V-VIII siècle*, du Seuil 1989, s. 46-47 : « Les neuf dixièmes de la production antique sont confiés à un matériau périssable, le *papyrus*, emporté d'Égypte dans tout l'Empire et est employé sous forme de rouleaux (*volumen*). Cette disposition est la plus répandue et la plus traditionnelle [...]. Le support le plus noble de l'écriture est le *parchemin*, fait d'une peau spécialement apprêtée d'un animal : chèvre, mouton, veau. Bien plus résistant, mais aussi beaucoup plus coûteux que le papyrus, il est d'un emploi plus rare. Il faut attendre les goûts fastueux de l'Antiquité tardive pour que son usage prenne quelque ampleur. Un des plus beaux exemplaires est le *Codex Argenteus*, réalisé pour Théodoric ».

<sup>54</sup> G. CAVALLO, R. CHARTIER, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, du Seuil 2001, p. 109 : « Le remplacement du rouleaux par le *codex* va de pair avec un autre, celui du papyrus par le parchemin. L'Antiquité tardive, en Orient et en Occident, verra l'usage général du codex pour tous les types d'écrits, profanes et chrétiens, et dans toutes les couches du public ».

<sup>55</sup> *Corresp.* VII, 7, 3.

<sup>56</sup> G. CAVALLO, R. CHARTIER, *op. cit.*, p. 112 : « Dans l'Antiquité tardive, on utilisera de plus en plus les grands formats, au point de réaliser des livres réellement énormes, contenant la totalité de la Bible et des commentaires, les corpus juridiques, les textes classiques adoptés par l'enseignement ».

y trouve de la délicatesse, la connaissance de mètres variés, de l'ingéniosité, de la maîtrise [...]

en matière de controverse (*in materia controversiali*), il avait de la vigueur et du nerf ;

dans la satire (*in satirica*), il se montre opiniâtre et mordant ;

dans la tragédie (*in tragica*), dramatique et pathétique ;

dans la comédie (*in comedica*), spirituel et divers ;

dans les vers fescennins (*in fescenina*), fleuri dans son style, chaleureux dans ses vœux ;

dans la bucolique (*in bucolica*), vigilant, sobre, harmonieux ;

dans la géorgique (*in georgica*), pleinement au courant des travaux de la campagne sans être le moins du monde campagnard ;

en ce qui concerne les épigrammes (*in epigrammatis*), il savait plaire, dans ce genre,

non par l'abondance mais par la pointe finale ;

en poésie lyrique (*in lyricis*), ayant pris Horace pour modèle,

il était emporté tantôt avec rapidité dans le mètre iambique,

tantôt avec gravité dans le choriambe (*choriambico gravis*),

tantôt avec souplesse dans le mètre alcaïque (*in alcaico flexuosus*),

tantôt avec emphase dans le vers saphique (*safico inflatus*).

Bref, il était plein de finesse, de compétence, de culture et, quel que fût le sujet où son esprit conduisait sa plume, il s'y montrait fort éloquent, de sorte qu'on avait tout à fait raison de penser qu'il allait s'envoler sur les ailes de la gloire, à la suite des cygnes horatien et pindarique »<sup>57</sup>.

Ainsi Apollinaire faisait-il l'éloge du rhéteur qu'était son ami, mais en même temps il voulait montrer sa propre connaissance en matière de lettres.

---

<sup>57</sup> *Corresp.* VIII, 11, 5-7.

Il admirait également les hommes de science comme un de ses amis appelé par politesse *Phébus* :

« Je veux parler de ce Phébus qui surpasse non seulement tous les spécialistes de la musique (*musicos*), mais encore de la géométrie (*geometras*), de l'arithmétique (*arithmeticos*), de l'astronomie (*astrologos*) ; car je croirai volontiers que personne n'a découvert avec plus d'exactitude que lui les influences spécifiques des signes obliques du zodiaque (*sidra zodiaci obliqua*), des astres errants des planètes, des astres épars de la région extrazodiacale »<sup>58</sup>.

À l'âge de l'adolescence, Sidoine a été impressionné par un personnage célèbre en Gaule, Nicétius. Il a gardé une admiration pour sa personne pendant toute sa vie. En tant qu'évêque, il parlait de lui comme d'un « champion de toutes les études littéraires et de la culture » (*caput studiorum omnium literarumque*), il se rappelle que « le discours qu'il prononça, fut ordonné, noble, ardent, d'une grande efficacité, d'une extrême érudition »<sup>59</sup>. Ce discours était plus brillant (*aurea*) que sa toge consulaire imprégnée de la pourpre de Tyr (*picta sarranis ebriam sucis palmatam*). Mais il a ajouté que « le génie de telles sciences, c'est pour les générations du temps passé que le Souverain des siècles a préféré créer »<sup>60</sup>.

Quand un autre de ses amis, Claudianus, a fait publier un livre *De statu animae*, Sidoine lui a écrit une lettre de compliments :

« Avec *Sur la nature de l'âme* c'est un beau volume que vous avez publié : vous y faites preuve d'une telle richesse dans la connaissance du sujet et de l'expression [...].

Votre culture se dévoile au grand jour :

elle conçoit comme Pythagore, divise comme Socrate,

développe comme Platon, enveloppe comme Aristote,

flatte comme Eschine, s'emporte comme Démosthène,

elle est fleurie comme Hortensius, elle bouillonne comme Céthégus,

---

<sup>58</sup> *Carmen XXII*, 2.

<sup>59</sup> *Corresp.* VIII, 6, 4 et 6.

<sup>60</sup> *Corresp.* VIII, 6, 3 (*namque virtutes artium istarum saeculis potius pristinis rector saeculorum ingenuit*).

stimule comme Curion, dissimule comme César,  
conseille comme Caton, dissuade comme Appius,  
persuade comme Cicéron.

Si l'on veut établir une comparaison avec les saints Pères (*sacrosanctos patres*),

c'est comme Jérôme qu'elle instruit,  
comme Hilaire qu'elle exalte,  
comme Jean qu'elle s'abaisse,  
comme Basile qu'elle invective,  
comme Grégoire qu'elle console,  
comme Orose qu'elle déborde,  
comme Rufin qu'elle se resserre,  
comme Eusèbe qu'elle raconte,  
comme Eucher qu'elle ébranle,  
comme Paulin qu'elle défie,  
comme Ambroise qu'elle persévère.

Quant à votre hymne [...]

elle a l'abondance oratoire,  
elle a de la douceur en même temps que l'élévation,  
elle excelle par le charme poétique et la vérité historique »<sup>61</sup>.

Le lecteur de Sidoine n'est pas obligé de prendre tous ces compliments à la lettre. Ce qui est essentiel dans ce panégyrique, c'est la sincère admiration pour la

---

<sup>61</sup> *Corresp.* IV, 2 et 6-8. Dans une lettre à son frère, Sidoine a écrit : « Claudianus, le philosophe le plus habile parmi les chrétiens et le premier de tous les savants, a pris soin d'orner et d'enrichir son livre remarquable en trois volumes sur *La nature de l'âme* de toutes les matières, doctrines et philosophies [...] Dans ce livre : c'est la grammaire qui analyse, la rhétorique qui déclame, l'arithmétique qui calcule, la géométrie qui mesure, la musique qui juge de l'harmonie, la dialectique qui discute, l'astronomie qui prévoit, l'architecture qui construit, la métrique qui marque le rythme » (*Corresp.* V, 2, 2).

culture, c'est le goût pour la littérature et pour l'éducation<sup>62</sup>. Quand ce Claudianus est mort, Sidoine, ébranlé par la tristesse et la douleur, composa une épitaphe à son honneur :

« Sous ce gazon gît le corps de Claudianus, la gloire et la douleur de son frère, Mamertus (évêque). En ce maître brilla une triple culture : la romaine, la grecque, la chrétienne (*triplex bibliotheca : Romana, Attica, Christiana*). Il l'avait assimilée tout entière par des études solitaires. Orateur, logicien, poète, exégète, géomètre et musicien. Il excellait à résoudre les difficultés et à pourfendre du glaive de la parole les sectes qui harassent la foi catholique [...]. Quant à toi, ami lecteur, qui t'afflige comme s'il ne restait rien d'un si grand homme, dispense tes joues humides de larmes d'arroser ce marbre : l'intelligence et la gloire ne peuvent pas être mis au tombeau »<sup>63</sup>.

Cette lettre (à Petrius) a été écrite vers 470-474. Elle montre un événement typique de cette époque : la christianisation de la culture classique, autrement dit, le passage de la *romanitas* à la *christianitas*. Sidoine lui-même, ainsi que d'autres personnes de son milieu (Agricola, Afranius, Felix), est passé des fonctions publiques au service de l'Église (471). Dans une autre de ses lettres (471), il a exprimé son admiration pour Fauste de Riez, un savant devenu moine et évêque, qui a su mettre la philosophie classique au service de la théologie<sup>64</sup>.

Paulus, que Sidoine a connu à Rome, représente lui aussi la culture romaine christianisée :

« J'ai été reçu chez l'ancien préfet Paulus ; une maison vénérable par sa science autant que par sa sainteté (*tam doctrina quam sanctitate venerandis*), où j'ai goûté les délicates attentions d'une magnifique hospitalité. Cet homme n'a pas de

---

<sup>62</sup> Claudianus Mamertus présentait l'opinion que l'âme est purement spirituelle (immatérielle), et non pas créée d'une substance subtile (*The Oxford Dictionary of the Christian Church*, dir. F. L. Cross, Oxford Presse 1997, p. 359). Le texte de son livre, in *Migne*, PL 53, 697-786.

<sup>63</sup> *Corresp.* IV, 11, 7.

<sup>64</sup> *Corresp.* IX, 9, 12 : « Vous êtes uni, Monseigneur (*Domine, papa*), à une belle femme [...]. Je parle de la Philosophie [...] elle était à vos côtés, soit que vous exerciez dans les écoles urbaines (*in palaestris urbanis*), soit que vous vous soumettiez aux mortifications dans les solitudes profondes. Elle partagea votre sort à l'Athénée, puis au monastère [...]. Celui qui voudra vous provoquer, apprendra que l'Académie de Platon combat pour l'Église du Christ et que vous faites un plus noble usage de la philosophie (*sentiet Ecclesiae Christi Platonis Academiam militare teque nobilium philosophari*) ». Fauste a fait des études en rhétorique et en philosophie à Lyon, puis il entra au monastère de Lérins, ensuite il a été nommé évêque de Riez (460).



rival dans toutes les branches de culture (*in omni artium genere praestantior*). Mon Dieu ! De quelles énigmes il accompagne l'énoncé, de quelles figures il orne ses traits d'esprit ! Quelles césures coupent ses vers ! Quelles œuvres ingénieuses naissent sous ses doigts ! Et pourtant le couronnement de toutes ses études, c'est qu'il possède une conscience plus haute que toute cette science éminente (*habet eminenti scientiae conscientiam superiorem*) »<sup>65</sup>.

Il y a beaucoup d'autres personnages dont il fait le portrait<sup>66</sup>, par exemple d'une femme, Philomathia, une personne pieuse et cultivée ; même les vieillards venaient chez elles pour demander conseil (*senioribus sequenda*)<sup>67</sup>. Sidoine ne parle pas beaucoup des femmes, mais il mentionne la formation des filles (*institutio puellae*)<sup>68</sup>. D'après d'autres sources de l'époque, nous savons que les femmes avaient parfois une formation intellectuelle très poussée<sup>69</sup>. Le niveau intellectuel des femmes et leur position sociale apparaissent aussi dans la correspondance d'autres hommes d'Église, par exemple saint Basile (†379), saint Jérôme (†419), saint Augustin (†438). Macrine, la sœur de Grégoire de Nyssa (†394) et de Basile, avait une grande connaissance en théologie et en philosophie. Son frère, évêque, n'hésitait pas à l'appeler *sa pédagogue*<sup>70</sup>.

En lisant les lettres et les poèmes de Sidoine Apollinaire, on a l'impression qu'en Gaule au V<sup>e</sup> siècle il n'y avait que des poètes, des philosophes et des hommes de science. Ce n'est toutefois pas l'opinion générale de cette époque. La littérature profane n'était pas très abondante ; quant à la poésie, c'est surtout Ennodius (†521) qui est connu ; par contre les écrivains chrétiens étaient assez nombreux. Certains

---

<sup>65</sup> *Corresp.* I, 9, 1.

<sup>66</sup> Ce sont : Probus (*Corresp.* IV, 1,1-2), Faustinus (IV, 4, 1-3), Vectius (IV, 9, 3-4), Germanicus (IV, 13, 1-4), Arbogast (IV, 17, 1-2), Aper (IV, 21,1- 4), Maximus (IV, 3-5), Secundinus (V, 8, 1-2), Pragmatius (V, 10, 1-3), Sapaudus (V, 10, 3-4), Potentius (V, 11, 1-3), Ecdicius (V, 16, 1-3), Euriphilus (V, 17, 1-2).

<sup>67</sup> *Corresp.* II, 8, 3.

<sup>68</sup> *Corresp.* II, 4,2 ; *ibidem* III, 11, 2 (*sic electus gener, siceducta filia*).

<sup>69</sup> Saint Jérôme donne des instructions détaillées sur l'éducation de la fille de son amie Leta (*Lettre* 107) ; dans sa *Chronique*, il parle de la fille du rhéteur Nazarius, Eunomia, qui « égalait son père en éloquence » (*Chronique*, l'an 336, trad. B. Jeanjean et B. Lançon, Rennes 2004, p. 81). On suppose que c'est elle qui avait composé un panégyrique en l'honneur de Constantin à l'occasion de ses *tricennalia* (*ibidem*, commentaire, p. 81). La mère de saint Augustin a participé aux dialogues philosophiques à Cassiciacum (386).

<sup>70</sup> Grégoire de Nysse, *Dialogue sur l'âme et la résurrection*, trad. Ch. BOUCHE, Paris 1998, § 1 : « Ma sœur, elle était encore vivante, elle était ma pédagogue (*didaskalos*). J'allais me joindre à elle ». Au cours du débat, il lui applique ce titre plusieurs fois - §§ : 6, 8, 12, 27, 38, 52, 53, 54, 59, 62, 83, 86, 89, 110, 124.

d'entre eux, comme Jean Cassien (†435), Vincent de Lérins (†450), Gennade de Marseille (†470), Fauste de Riez (†490) ont une certaine renommée ; leurs ouvrages sont édités, traduits en plusieurs langues et étudiés jusqu'à nos jours. Le rôle des autres théologiens du V<sup>e</sup> siècle comme (Leporius, Eucher de Lyon, Hilaire d'Arles Evagre le moine, Victorius d'Aquitaine, Salonius de Genève /éduqué à Lérins/, Léon de Bourges, Eustochius de Tours, Valérien de Nice, Prosper d'Aquitaine, Muséus de Marseille, Salvien de Marseille, Claudianus Mamertus, Lupus de Troyes, Avitus de Vienne) est relativement mineur<sup>71</sup>. L'historienne Luce Piétri constate que de 430 à 480, les élites ont été influentes : « Elles ont le mérite de faire face aux difficultés du présent ; ce sont elles qui fournissent à l'Église nombre de ces évêques énergiques qui réussissent à maintenir, chacun dans sa cité [...] les structures - inséparables à leurs yeux - de la romanité et de la catholicité. C'est pourquoi, malgré l'état de guerre endémique, malgré les désordres économiques et le désarroi moral qui en résulte, ce demi-siècle constitue-t-il pour la chrétienté gauloise une période d'indiscutable essor »<sup>72</sup>. D'autres historiens comme Danielou, Marrou, Riché, Banniard, Chartier, Cavallo, Rops partagent cette opinion<sup>73</sup>.

Si l'on tient compte du nombre des correspondants de Sidoine et de tous ceux dont il parle, on a un groupe d'une centaine de personnes, voire plus. Il est clair que dans la Gaule de ce temps, même s'il n'y avait pas de penseurs comme saint Basile ou saint Augustin, le nombre d'hommes cultivés était assez grand et leur niveau intellectuel était assez élevé. Cela n'est pas étonnant, car d'après d'autres sources, il est connu que la noblesse gallo-romaine gardait par tradition familiale une solide culture. Il était habituel de lire, les riches avaient des précepteurs pour leurs enfants, les adolescents étaient envoyés à l'école secondaire et supérieure : à Trêves, Lyon, Marseille, Milan, Rome<sup>74</sup> ou ailleurs. Sidoine parle des écoles (*gymnasia, scholae*,

---

<sup>71</sup> *Initiation aux Pères de l'Église*, dir. A. DI BERARDINO, Paris 1986, t. IV, p. 643-714.

<sup>72</sup> L. PIETRI, *La Gaule*, in : *Histoire du christianisme*, dir. J.-M. Mayer, Ch. Et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD, Desclée 1998, t. III, p. 207 ; D. MARIANELLI, *La muse chrétienne, IV-V siècle*, in : *Histoire chrétienne de la littérature*, dir. J. DUCHESNE, Flammarion 1996, p. 180-197 ; O. BOULNOIS, *L'Église, gardienne de la culture*, *ibidem*, p. 221-227.

<sup>73</sup> J. DANIELOU, H. I. MARROU, *Nouvelle histoire de l'Église*, t. I : *Des origines à Grégoire le Grand*, du Seuil 1963, p. 306-310 ; D. ROPS, *L'Église des temps barbares*, Paris 1950, p. 100-107.

<sup>74</sup> P. RICHE, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle*, du Seuil 1995, 35 : « En Gaule méridionale, nous constatons que les professeurs continuent à exercer leur métier, au moins dans les grandes villes ». Comp. : M. BANNIARD, *op. cit.*, p. 90-107.

*palaestrae urbanae*) et encourage les jeunes à faire des études<sup>75</sup>. Dans sa lettre à Aquilinius, il fait mémoire du temps passé sur les bancs de la même école (*unus nos exercuit ludus*) et de l'enseignement du même maître (*unus nos instituit magister*)<sup>76</sup>. Dans sa lettre à Syagrius, il donne quelques détails sur la méthode de travail à l'école de lettres (*scholis litteralibus*) : un jeune élève était obligé de déclamer un poème devant le professeur de rhétorique (*pueritiam tuam memini delclamasse coram oratore*)<sup>77</sup>. Malgré les efforts des enseignants, Sidoine constatait, même dans la noblesse, une dégradation du langage : il se plaignait des barbarismes qui s'insinuaient dans le latin (*robigo trivalium barbarismorum*) et exprimait sa gratitude à tous ceux qui travaillaient sur la pureté de la langue latine<sup>78</sup>.

L'image culturelle de la Gaule que nous présente Sidoine est *grosso modo* vraie, même si elle n'est que partielle. Il ne parle que de l'aristocratie, le monde des gens simples est quasiment absent. Mais dans sa lettre à Fauste de Riez (476), nous trouvons au moins un détail qui donne quelque idée de la culture des gens dits *ordinaires* : pendant la guerre, quand un seigneur envoie son messager avec une lettre, ce messager est arrêté par les gardes de routes (*custodias aggerum publicorum*) établis par les autorités barbares. Ceux-ci regardent la lettre, s'il n'y a rien de politique, ils supposent que le porteur est chargé de transmettre oralement un message secret, soit au destinataire de la lettre, soit à une autre personne (*que non invenientur scripta, mandata creduntur*). Dans ce cas, il arrive que le porteur passe à la question (*sustinet iniuriam*) pour dévoiler le *vrai*<sup>79</sup>. Cela montre que les soldats qui surveillaient la route savaient lire en latin (au moins quelques-uns d'entre eux). Il s'agit probablement de personnes d'origine gallo-romaine qui étaient au service des rois germaniques. De tels faits s'accordent bien avec l'époque : aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles dans les villages de province, il y avait des écoles publiques pour les enfants des familles ordinaires<sup>80</sup>, soutenues financièrement par la ville. Ces écoles étaient

<sup>75</sup> *Corresp.* I, 5, 10 ; I, 6, 1-3 ; II, 10, 6 ; III, 1, 1 ; V, 5, 2 ; V, 7, 3 ; VIII, 8, 1-3 ; IX, 9, 13.

<sup>76</sup> *Corresp.* V, 9, 3 ; voir : *ibidem* V, 7, 3-4.

<sup>77</sup> *Corresp.* V, 5, 2.

<sup>78</sup> *Corresp.* II, 10, 1 ; VIII, 2, 1 ; VIII, 6, 4 ; VIII, 5, 1-2.

<sup>79</sup> *Corresp.* IX, 3, 2.

<sup>80</sup> P. RICHE, *op. cit.*, p. 25 : « En dehors des grandes villes, l'instruction élémentaire a dû se maintenir [...]. La situation n'a sans doute guère changé depuis l'époque impériale : dans les classes moyennes, un certain nombre de personnes avaient fréquenté l'école pour y acquérir le rudiment. Aux classes

accessibles aux garçons et aux filles, de même qu'aux enfants illégitimes<sup>81</sup>. Leur niveau n'était probablement pas très élevé. D'après plusieurs historiens, même les gens très simples, qui parlaient au quotidien en leur dialecte, comprenaient le latin parlé<sup>82</sup>.

On peut supposer que Sidoine exprime l'opinion de son milieu quand il parle de façon sarcastique des peuples germaniques. Dans une lettre à Philagrius écrite en 470, il dit franchement : « Vous évitez les barbares parce qu'ils ont la réputation d'être méchants ; moi, je les évite, même s'ils sont bons »<sup>83</sup>. Il parlait du ton de supériorité « des rois barbares couverts de fourrure (*pellitos reges*) »<sup>84</sup>, ainsi que de ceux qui parlaient en langue celtique (*squama Celtici sermonis*)<sup>85</sup>. En 472, son ami Evodius voulu offrir un vase à la reine Ragnahilde, épouse du roi des Wisigoths, Euric. Il demanda à Sidoine de composer une dédicace pour la faire graver sur le vase. Sidoine composa quelques vers, mais dans sa lettre, il ajouta cette remarque : « Dans un tel Athénée, le métal gravé que tu offres, sera plus apprécié que notre texte »<sup>86</sup>. La reine pouvait parler couramment en latin, mais elle ne savait pas apprécier les vers en hexamètres (ou en autre *metrum*). On comprend l'étonnement de Sidoine, quand il apprit un jour qu'un jeune homme, petit-fils d'un consul, avait assimilé une langue germanique (celle des Burgondes)<sup>87</sup>.

---

aristocratiques était réservé le privilège d'une instruction plus poussée, acquise chez le grammairien et le rhéteur ».

<sup>81</sup> H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité, t. II, Le monde romain*, du Seuil 1948, p. 115 : « Au IV<sup>e</sup> siècle nous rencontrons un peu partout des écoles : *schola publica* ou *municipalis*, en grec - *politikos thronos* (polutikōj q̄rōnoj), entretenues, plus ou moins régulièrement, par le budget municipal, *salario publico*. Elles nous sont attestées pour la Gaule par Ausone, à Lyon, Besançon, et, semble-t-il, Toulouse, par saint Augustin, à Carthage, à Milan [...]. On peut admettre qu'à cette époque toute cité a pris à sa charge l'entretien d'un ou plusieurs professeurs. Non que tout l'enseignement soit devenu public ; il y aura toujours, en fait et en droit, un enseignement privé [...] où existent des chaires officielles : enseignement fondé sur la libre concurrence [...]. Quant aux professeurs de l'enseignement public, ils sont nommés par le conseil municipal, l'*ordo*, de la cité ».

<sup>82</sup> M. LE GLAY, *La Gaule romanisée*, in *Histoire de la France rurale, op. cit.*, p. 298 : « La langue latine se propagea dans les campagnes, mais en empruntant des mots gaulois ». Le latin était diffusé, entre autres, « par les théâtres ruraux que l'on découvre en nombre toujours croissant » (*ibidem*).

<sup>83</sup> *Corresp.* VII, 14, 9 (*barbaros vitas qui mali putentur, ego etiamsi boni*).

<sup>84</sup> *Corresp.* VII, 9, 19.

<sup>85</sup> *Corresp.* III, 3, 2.

<sup>86</sup> *Corresp.* IV, 8, 4 (*namque in foro tali sive Athenaeo plus charta vestra quam nostra scriptura laudabitur*).

<sup>87</sup> *Corresp.* V, 5, 1.

La chute de l'empire romain a profondément impressionné tous les Romains, habitués depuis des siècles à la position de dominants dans le monde<sup>88</sup>, mais elle n'a pas diminué l'enthousiasme de Sidoine pour la culture latine. Bien au contraire ; et il disait : « Maintenant qu'ont été abolis les degrés des dignités qui permettaient de distinguer les grands des humbles, le seul signe de la noblesse sera désormais la connaissance des lettres »<sup>89</sup>. Dans cette situation de crise, il encourageait ses compatriotes gallo-romains à exprimer leur noblesse (c'est-à-dire leur supériorité) par les études.

## Conclusion

Comme nous le disions dans l'introduction de cet article, Sidoine Apollinaire est un bon représentant de la fin de l'époque romaine ; le dernier vrai Romain dans la Gaule dominée par les Barbares. Dans ses écrits, il a bien dépeint le monde qui allait disparaître et dont il voulait prolonger l'existence.

Sidoine constatait les dégâts causés par la guerre et la crise dans le système éducatif<sup>90</sup>, mais il ne pensait pas que la situation fût tragique pour la culture. Les gens de souche gallo-romaine étaient toujours en nombre et tout naturellement gardaient leurs anciennes traditions. Les Barbares au pouvoir ne manifestaient pas leur intention de détruire l'héritage romain<sup>91</sup>, tout au contraire, beaucoup d'entre eux voulaient vivre *à la romaine* (ainsi le roi Euric et son entourage). Après la guerre, certaines écoles reprirent leur activité. Les historiens constatent chez les rois

---

<sup>88</sup> Sidoine, dans sa jeunesse, était plein d'admiration pour l'ancienne puissance politique de Rome, mais il remarquait son déclin. Dans le panégyrique en l'honneur de l'empereur Avitus, il a présenté une vision de la *Roma bellatrix* humiliée : « On vit au loin descendre des hauteurs célestes Rome au pas traînant, la tête baissée, les yeux à terre [...]. Quand elle se fut prosternée aux genoux de Tonnant le Juste (*adfusa Tonantis*), elle dit : Je te prends à témoin, Père sacré (*sancte parens*) et toute cette puissance divine que j'ai possédée [...]. La pointe de ma lance a porté l'effroi sous le ciel lybien ; au perfide Carthaginois j'ai imposé trois fois mon joug. Le Gange de l'Inde, le Phare de Colchide, l'Araxe d'Arménie, le Ger d'Éthiopie ont tremblé devant mon Tibre [...]. Je me plaignais des limites trop étroites du monde, aujourd'hui la ville même de Rome n'est plus pour moi un rempart » (*Carmen VII*, 45 et 70 et 95).

<sup>89</sup> *Corresp.* VIII, 2, 2 (*solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse*).

<sup>90</sup> Dans sa lettre à Sapaudus (477), il se plaignait : « Malheureusement, [...] peu de gens aujourd'hui honorent les études (*pauci studia nunc honorant*) » (*Corresp.* V, 10, 3). Son fils, Apollinaire, n'avait pas de goût pour la lecture (*Corresp.* IX, 1, 5).

<sup>91</sup> *Histoire de l'humanité*, éd. UNESCO, dir. R. LOPEZ, L. FREDERIC, Paris 1969, t. III, p. 81 : « Les Barbares ne manifestaient aucune hostilité aux Romains, ni à leur système politique, ni à leur culture. Chefs de guerre barbares et clarissimes romains furent bientôt réunis en une nouvelle aristocratie de service [...]. La coexistence dans la même famille de noms barbares et latins, souligne le rôle des unions mixtes».

germaniques une volonté d'imposer leur autorité sur la Gaule, mais pas d'exterminer le peuple gaulois<sup>92</sup>. Certes, il y eut des conflits de type politique ou fiscal, mais généralement « la nécessité et le temps avaient appris aux gallo-romains à vivre à côté des intrus, à leur faire une place dans leurs domaines et à s'accommoder à leur domination. Les évêques ne pouvaient pas se tenir à l'écart »<sup>93</sup>, et pouvaient être médiateurs pour diminuer les tensions et éviter les conflits.

Sidoine semble avoir deux conceptions de l'avenir. Pour la première, la chute de l'empire romain (476) ne serait que temporaire<sup>94</sup> et les Barbares seraient de nouveau soumis à l'autorité des Romains, soit complètement, soit par alliance (*foedus*) comme avant. Pour la seconde : si les Francs, les Burgondes et les Goths sont capables de se maintenir au pouvoir durablement, en Gaule, en Italie, en Espagne, ils se romaniseraient progressivement. Dans ce cas, même si la puissance politique de Rome n'est pas restaurée, il n'y aura pas de danger pour la culture antique<sup>95</sup>.

Ce qui paraît essentiel chez Sidoine, c'est la profondeur de son attachement à la culture gréco-romaine, qui devenait de plus en plus chrétienne. Dans chaque page de ses écrits, il manifeste une foi profonde à la puissance de la culture qui lui

---

<sup>92</sup> Dans la partie prise par les Wisigoths, « partout l'ancienne administration fut laissée en place, mais pour mieux la contrôler, Euric envoya dans chaque cité un compte, recruté dans l'aristocratie romaine aussi que gothique [...]. Il n'est pas sûr qu'il se soit livré aux persécutions qu'on lui a longtemps imputée [...]. Au premier regard, l'histoire de la royauté burgonde n'est pas différente » (S. LEBECQ, *op. cit.*, p. 36).

<sup>93</sup> E. GREFFÉ, *op. cit.*, p. 107. *Ibidem*, p. 99 : « Comme les Wisigoths, les Burgondes étaient ariens [...]. Une fois établis en Savoie et plus tard dans la vallée du Rhône, les rois Burgondes se trouvèrent en relations fréquentes avec les évêques catholiques du pays. Ces relations semblent avoir été cordiales ». Sur le rôle des évêques, surtout de Fauste de Riez, voir : *ibidem*, p. 63-91 et 101-106.

<sup>94</sup> Le sud de la Gaule a été pris par les Wisigoths et Burgondes en 471.

<sup>95</sup> Presque tous les intellectuels de l'époque s'interrogeaient sur les causes et le sens de la chute de l'empire romain. Paul Orose (†423) situait cet événement dans les plans de Dieu en vue de l'évangélisation : « L'Espagne fut envahie, elle subit des ruines et des dévastations [...]. Cependant, après cela, les Barbares maudirent leurs glaives et se tournèrent vers la charrue, ils traitèrent les Romains qui restaient comme des alliés (*foederati*), des amis, au point que l'on put trouver au milieu d'eux certains Romains qui préféraient supporter au milieu des Barbares la liberté dans la pauvreté, plutôt que de subir parmi les Romains de continuelles exactions fiscales. En vérité, même si les Barbares avaient été envoyés à l'intérieur du territoire romain, à la seule fin qu'en Orient et en Occident les Églises du Christ se remplissent de Huns, de Suèves, de Vandales, de Burgondes, il faudrait louer et exalter la miséricorde de Dieu, puisque, même si c'est par notre chute, tant de peuples reçurent la connaissance de la vérité - que sans doute ils n'auraient pas pu rencontrer sans cette occasion » (*Histoire contre les païens*, VII, 41, 2-8), passage cité d'après O. BOULNOIS, *l'Empire ébranlé*, in : *Histoire chrétienne de la littérature*, *op. cit.*, p. 191-192). Alors, selon Orose : « On peut être à la fois : romain par civilisation, barbare par l'origine, chrétien par la foi. Harmonie des peuples, effondrement de l'Empire et universalisme religieux sont désormais compatibles ! » (O. BOULNOIS, *ibidem*, p. 193).

paraissait plus forte que la puissance politique de Rome, plus forte que le potentiel militaire des peuples germaniques.

L'avenir allait montrer que l'optimisme de Sidoine n'était justifié qu'en partie ; plus tard le niveau général de la société s'est beaucoup abaissé, la culture antique n'a pas disparu complètement, certes, elle s'est bien christianisée, mais elle est devenue élitaires. Ce sont surtout les monastères qui sont devenus des centres d'activité intellectuelle et ce sont eux qui ont transmis l'héritage ancien à la postérité.

Sidoine présente *un patriotisme de culture*, un patriotisme qui n'est pas lié à une région ou une nation particulière. La *romanitas*, ce n'est pas un territoire, mais un système et une hiérarchie de valeurs. On devient *romain*, non par le changement de lieu d'habitation, mais par la connaissance des lettres, par l'éducation, par une façon particulière de vivre et de se comporter.

Dans les livres de Sidoine Apollinaire, nous voyons avant tout la base de la culture et de la civilisation de la France, et, au sens plus large, de toute l'Europe. Actuellement, à une époque de débats sur l'avenir de l'Europe, il attire notre attention sur ce qui est essentiel : l'alliance de la culture antique avec le christianisme et une vision universelle de la culture.